

la capitale, avaient amené ce malheur. S'il avait souvent gémì des maux que la guerre avait fait souffrir sous ses yeux aux peuples étrangers, combien ne dut-il pas être encore plus sensible à ces mêmes maux, quand il les vit fondre sur sa patrie ! On ne se figure pas, disait-il, ce que c'est que d'entendre de malheureux paysans se plaindre en français.

Il lui était cependant réservé un suffrage que son noble cœur ambitionna toujours ; sa conduite loyale, ferme et mesurée lui mérita les témoignages solennels de reconnaissance de la part de ses concitoyens qui lui devaient d'avoir vu ainsi leur ville respectée par l'ennemi. Ces précieux témoignages lui furent exprimés par le Corps municipal et par la Chambre de Commerce. Le souvenir en est aujourd'hui consigné dans les registres de la grande cité. Ce fut là la dernière et peut-être la plus belle victoire de l'illustre maréchal !

Les désastres de Waterloo ayant replacé le sceptre aux mains des Bourbons, le duc d'Albuféra fut continué dans le commandement de son armée avec laquelle il se replia au-delà de la Loire. Là, d'après les ordres du roi, il s'occupa du licenciement de l'armée, opération délicate et difficile pour un général qui était surnommé le *père du soldat*. L'armée fut digne d'elle et de lui ; elle ne méconnut point la voix de son chef, et les soldats rentrèrent dans leurs foyers avec autant de soumission qu'ils avaient montré d'intrépidité lorsqu'il les conduisait à la victoire. A peine libres, on les vit reprendre le chemin de leurs villages et de leurs chaumières ; l'armée muette et morne passa de l'empereur au roi, avec la convenance de ses regrets, mais avec l'unanimité et la discipline de son patriotisme ; elle sentait que la nation avait payé trop chèrement sa gloire, et qu'elle devait disparaître pour laisser régner la paix. Suchet, touché des malheurs de sa patrie, et convaincu que renouveler la guerre, bien que favorable à sa popularité et à son nom, ce ne serait que pro-